



André Cédilot  
André Noël

LE LIVRE  
QUI A INSPIRÉ  
LE FILM

# MAFIA INC

Grandeur et misère du clan sicilien au Québec

 LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME

## TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . .	7
Chapitre un: Cadavres . . . . .	11
Chapitre deux: Vendetta . . . . .	28
Chapitre trois: De Cattolica Eraclea à Montréal. . . . .	48
Chapitre quatre: Siciliens contre Calabrais . . . . .	69
Chapitre cinq: Assassinats. . . . .	90
Chapitre six: Les narco-bourgeois . . . . .	110
Chapitre sept: Haschisch et cocaïne . . . . .	131
Chapitre huit: Du Venezuela à l'Italie . . . . .	150
Chapitre neuf: Opération Compote . . . . .	169
Chapitre dix: Les grands jeux financiers . . . . .	189
Chapitre onze: Le projet Omertà . . . . .	209
Chapitre douze: La conquête de l'Ontario. . . . .	233
Chapitre treize: Mafia inc. . . . .	254
Chapitre quatorze: Le parrain sous écrou . . . . .	276
Chapitre quinze: Les relations exquises. . . . .	293
Chapitre seize: Opération Colisée. . . . .	313
Chapitre dix-sept: La pieuvre . . . . .	344
Chapitre dix-huit: La débandade. . . . .	367
Épilogue. . . . .	405
Chronologie . . . . .	431
Lexique. . . . .	437
Bibliographie. . . . .	439
Index . . . . .	447
Remerciements . . . . .	461

## CHAPITRE UN

### Cadavres

Les terrains vagues ont toujours attiré et attireront toujours les enfants. Ceux d'Ozone Park ne font pas exception. Les enfants de ce quartier de Queens, un des cinq districts de New York, ressemblent à tous les enfants du monde : ils aiment explorer les lopins de terre négligés par les grandes personnes, où les herbes folles poussent en toute liberté, dans un désordre qui stimule l'imagination. Sous les tas de gravats se cachent des trésors. Ou des cadavres.

Au 19<sup>e</sup> siècle, les maraîchers cultivaient encore des légumes dans ce secteur de Long Island. Un entrepreneur y élevait des chèvres, pas tant pour le lait ou la viande que pour le cuir, dont il faisait des gants. La ville de New York n'avait pas encore étendu ses tentacules hors de l'île de Manhattan. Mais lorsque le chemin de fer du Long Island Rail Road traversa les champs entre Brooklyn et Howard Beach, des promoteurs firent ce qu'ils savent le mieux faire, construire des cottages sur les terres agricoles, en donnant à leur nouveau lotissement urbain un nom bien champêtre. Les mots « Ozone Park » rappelaient les fraîches brises soufflant de l'Atlantique, chargées d'agréables odeurs marines. Les citadins de Manhattan devaient se dépêcher de signer des offres d'achat s'ils voulaient faire respirer un air sain à leur famille. Ce qu'ils firent en masse. Des personnages connus ont habité ce quartier. C'est là que l'auteur franco-américain Jack Kerouak a écrit son célèbre roman *Sur la route*. C'est là, aussi, que se sont installés des milliers d'Italo-Américains, dont le célèbre mafioso John Gotti.

Mais en ce 24 mai 1981, ce n'est pas tout à fait une odeur vivifiante que les enfants humèrent en s'aventurant dans un terrain vague de Ruby Street, une des petites rues d'Ozone Park. Ils avaient été intrigués par la vue de « quelque chose de bizarre » sortant du sol. Ils se mirent à gratter la terre. Les comptes rendus de leur découverte demeurent contradictoires. Un journaliste affirme qu'ils aperçurent d'abord le talon d'une botte de cow-boy. Un autre rapport assure plutôt qu'il s'agissait d'une main dissimulée sous un tissu. On a beau être de

jeunes garçons intrépides et valeureux, il y a des limites à la bravoure. Ils prirent leurs jambes à leur cou. L'un d'eux arriva vite chez ses parents, qui alertèrent la police.

L'agent Andrew Cilienti dirigea les opérations d'exhumation. Le corps était enveloppé dans une bâche ensanglantée. Au poignet : une montre Cartier valant au minimum 1500 \$. Les aiguilles s'étaient arrêtées à 5 h 58 le 7 mai. Sur un avant-bras : un tatouage montrant deux cœurs et un couteau, symbole d'un échec amoureux. Les traces de balles étaient évidentes : l'homme avait été tué de trois projectiles de calibre .38. Manifestement, la mort ne remontait pas à plusieurs mois. Les techniciens n'eurent aucune difficulté à prélever les empreintes digitales et à identifier la victime : Alphonse « Sonny Red » Indelicato. Quatre jours plus tard, son beau-fils Salvatore Valenti identifia le corps de façon formelle.

La famille d'Indelicato provenait de Siculiana, dans la province d'Agrigente, en Sicile. Un des meurtriers, Vito Rizzuto, était né à une vingtaine de kilomètres de ce village, à Cattolica Eraclea. Il avait alors 35 ans. Après le meurtre, Rizzuto retourna tranquillement chez lui, à Saint-Léonard, dans l'est de Montréal, pour y retrouver sa femme et ses trois enfants. Il continua à vaquer à ses affaires au sein d'un formidable empire criminel en pleine éclosion. Un empire basé à Montréal et fort de ses ramifications dans tout le Canada, en Italie, aux États-Unis, au Venezuela et en Colombie. C'est à l'époque de ce meurtre que l'argent commença à couler à flots dans ses coffres grâce au prêt usuraire, au jeu illégal, à la fraude, à la corruption et aux contrats de travaux publics, au rançonnement de commerçants et d'entrepreneurs et, surtout, à l'importation et à la distribution de tonnes d'héroïne, de cocaïne et de haschisch.

Les policiers connaissaient son nom, mais ils connaissaient surtout celui de son père. Dès 1975, un témoin de la police avait déclaré à la Commission d'enquête sur le crime organisé (CECO), à Montréal, que Nicolò Rizzuto aspirait à prendre le contrôle de la mafia au Québec. Mais ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que le nom de son fils Vito fut consigné dans les dossiers d'enquête de la brigade des stupéfiants de la Gendarmerie royale du Canada.

Les policiers ignoraient alors sa participation dans l'assassinat d'Indelicato et de deux autres caïds dans un immeuble de Brooklyn, pas très loin d'Ozone Park. Un triple meurtre commandé par la famille Bonanno, une des cinq grandes familles mafieuses de New York, et qui serait reconstitué par Hollywood dans le film *Donnie Brasco*, avec Al Pacino et Johnny Depp. En 1982, Rizzuto quitta Saint-Léonard

pour emménager dans une somptueuse maison, avenue Antoine-Berthelet, près du bois de Saraguay et de la rivière des Prairies, dans le nord-ouest de Montréal.

Mesurant plus de six pieds, mince et bien bâti, cheveux noirs soigneusement peignés vers l'arrière, la démarche souple, Rizzuto ne sortait de sa résidence qu'élégamment vêtu. Il dirigea son empire pendant plus de 20 ans avec son père Nicolò, qui se fit construire, à son retour du Venezuela, une demeure semblable à côté de chez lui. Pendant toutes ces années, la GRC, la Sûreté du Québec et la police de Montréal tentèrent de coincer le père et le fils, mais sans succès. Vito Rizzuto jouait au golf sur les plus beaux terrains, mangeait dans les meilleurs restaurants, côtoyait des avocats, des hommes d'affaires au-dessus de tout soupçon, des conseillers municipaux, des députés. Il devint une légende au Québec. Un homme respecté par une partie non négligeable de la communauté italienne de Montréal. Des chefs de bandes de motards comme Maurice Boucher, des Hells Angels, et Salvatore Cazzetta, des Rock Machine, se livraient une guerre sans merci, mais ils partageaient la même déférence envers le parrain tout-puissant.

Un parrain contre qui l'État semblait impuissant. En 1986, il était acquitté d'une accusation de conduite avec facultés affaiblies. En 1989, il sortait blanchi d'une affaire d'importation de 32 tonnes de haschisch, à Sept-Îles. En 1990, il était libéré des accusations portées contre lui à Terre-Neuve, cette fois pour l'importation de 16 tonnes de haschisch. En 1994, ses proches collaborateurs étaient arrêtés par la GRC dans le cadre de l'opération Compote, qui visait le narcotrafic et le blanchiment d'argent, mais lui s'en tirait, une fois de plus. En 1998, les frères Alfonso, Gerlando et Pasquale Caruana, auxquels il était étroitement associé, étaient épinglés et condamnés pour trafic de cocaïne. Mais lui-même n'était pas inquiété.

Avec le temps, Rizzuto classa probablement le triple meurtre de New York dans un coin obscur de sa mémoire, s'efforçant de l'oublier. D'ailleurs, qui ferait le lien entre un cadavre découvert dans le terrain vague d'un quartier déshérité de Queens et le grand prince qu'il était devenu à Montréal? Le sentiment d'impunité qui l'auréolait avait fini par le contaminer. Il se croyait invincible. C'est avec un calme étonnant qu'il se laissa passer les menottes lors de son arrestation en janvier 2004. Vingt-trois ans après les meurtres, les autorités américaines l'accusaient de complot pour gangstérisme et exigeaient son extradition. Il s'en était toujours tiré, pourquoi sa bonne étoile l'abandonnerait-elle?

Il fut incarcéré au Centre de prévention de Rivière-des-Prairies, où s'entassaient les prévenus en attente de procès. Habitué des grands restaurants, il ne supporta pas la nourriture de la cafétéria. Il se rabattait sur les sandwiches et les boissons gazeuses, mais il finit aussi par s'en lasser. Sa femme, Giovanna, lui apportait du jus de fruit et des produits laitiers enrichis de protéines, comme en consomment les culturistes. Il perdit l'appétit, maigrit et devint morose. Ses avocats exigèrent et obtinrent son transfert. Ils espéraient qu'il serait envoyé au pénitencier à sécurité maximale de Donnacona, près de Québec, ou dans un établissement à sécurité moyenne comme l'Institut Leclerc, à Laval, où il pourrait retrouver nombre de motards et de mafiosi qu'il connaissait bien.

Pour des raisons de sécurité, Vito fut plutôt transféré au Centre régional de réception de Sainte-Anne-des-Plaines, au nord de Montréal, où convergent les détenus condamnés à des peines de plus de deux ans afin d'être évalués, triés et dirigés vers un autre établissement correspondant à leur profil criminel. Le nom de Centre régional de réception, que seuls les bureaucrates fédéraux peuvent inventer quand ils veulent dissimuler la vérité, aurait davantage convenu à un grossiste en fruits et légumes. Il s'agissait d'un pénitencier de haute sécurité, adjacent à une prison pour délinquants souffrant de problèmes de santé mentale et à une autre de sécurité super maximale où croupissaient des criminels considérés comme très dangereux, tel Maurice « Mom » Boucher.

Les repas étaient meilleurs qu'à l'établissement de Rivière-des-Prairies, mais ils devaient être pris en cellule et à des heures précises. Ils étaient servis à travers une fente aménagée dans la porte. Dès son arrivée, Rizzuto dut se laver dans des douches communes et, pendant les premiers jours, en raison d'un problème de surpopulation, il fut obligé de partager sa cellule avec un autre prisonnier. À l'occasion, il se préparait un café dans une petite salle commune comptant une vingtaine de chaises, quelques tables, un comptoir et un lavabo, mais il se mêlait peu aux autres détenus. Donald Matticks, un trafiquant de drogue et ancien employé du port de Montréal incarcéré au Centre de Sainte-Anne-des-Plaines en attendant d'être redirigé vers un autre établissement, était l'un des rares prisonniers qu'il daignait côtoyer. Les deux hommes passaient de longues heures à bavarder et à jouer aux cartes. L'ancien débardeur était le fils de Gerald Matticks, un membre influent du Gang de l'ouest, spécialisé dans l'importation de haschisch et de cocaïne dans le port de Montréal.

Quant aux gardiens, Vito entretenait avec eux des relations polies, mais sans plus. Il passait le plus clair de son temps à lire et à réviser

son dossier d'accusation aux États-Unis. Pas plus que les autres, il n'avait le droit à des « visites contacts ». Il était astreint à parler à ses visiteurs à travers un filtre aménagé dans une paroi vitrée. Chaque jour, entre 16 h et 18 h, il recevait sa femme ou ses enfants. Ses avocats n'étaient pas assujettis à un horaire aussi précis et pouvaient le rencontrer à d'autres moments de la journée. Il passait aussi beaucoup de temps à parler au téléphone.

Il appelait régulièrement sa femme Giovanna et son grand ami Vincenzo Spagnolo, au Buffet Le Mirage, une salle de réception de Saint-Léonard, afin de s'informer de ce qui se passait en son absence. « Hey, Mister V, how are you ? » lui demandait chaleureusement Spagnolo, quand il décrochait le combiné. Au cours d'une de ces conversations, le restaurateur lui dit qu'il était vraiment honoré que Rizzuto lui téléphone à son commerce. « Tu le sais bien : tu as toujours été un de mes préférés, répliqua Vito. Quand j'ai la permission de téléphoner, je prends 15 minutes pour ma femme et 15 minutes pour toi. »

Les deux hommes, qui s'entretenaient en anglais et en dialecte sicilien, parlaient de leurs états d'âme, de famille et de business. « Il y a beaucoup de compétition, se plaignait Spagnolo. Les autres salles de réception commencent à couper les prix. Ça me fait mal. » Leurs jérémiades étaient aussi banales que les conversations échangées chaque jour entre des hommes d'affaires bien ordinaires. Spagnolo accusait les « sales gouvernements » d'être responsables de la morosité ambiante. Vito et lui commentaient les hauts et les bas du milieu de la restauration : untel avait ouvert un bar, un autre avait fermé son restaurant, tel secteur du boulevard Saint-Laurent était « mort », les perspectives de développement de l'hôtellerie se révélaient plus intéressantes à Laval qu'à Montréal...

Vito posait beaucoup de questions sur le milieu de la construction. Il s'informait sur les nouveaux projets de développement immobilier, il voulait savoir qui étaient les promoteurs, il vérifiait si les entrepreneurs qui avaient hérité des travaux étaient des « gens connus ». Il portait un intérêt particulier à la Petite-Italie, un quartier de Montréal situé de part et d'autre du boulevard Saint-Laurent, au sud de la rue Jean-Talon.

À l'occasion, le parrain demandait à son ami s'il avait des problèmes avec les *picciotti*, un mot dérivé du dialecte sicilien et passé dans le jargon de la mafia pour désigner ses hommes de main. Parfois, Spagnolo passait le téléphone à un ami ou un autre, désireux de prendre des nouvelles de Vito. Sur un ton badin, ce dernier se vantait qu'il était incarcéré avec des détenus âgés de 35 à 40 ans, mais que

personne ne l'appelait le « vieux », signe qu'il avait encore l'allure d'un jeune homme. Néanmoins, il s'inquiétait de son tour de taille : il se plaignait de mal manger et d'avoir pris du ventre depuis qu'il était en prison.

Bien que confiné dans un pénitencier de haute sécurité, Rizzuto continua à brasser des affaires, tel un magicien se déjouant des barreaux et des murailles. Selon la police italienne, c'est à partir de ce complexe s'étalant en plein champ, entouré de hautes clôtures surmontées de barbelés, qu'il donna de nouvelles directives en vue d'obtenir un gigantesque contrat de construction d'un pont de 3690 mètres entre la péninsule italienne et la Sicile, au coût de 7,3 milliards de dollars canadiens. Un mandat d'arrestation fut lancé contre lui à Rome pendant qu'il était en prison à Sainte-Anne-des-Plaines.

Des milliers d'articles ont été publiés sur ce personnage hors du commun. Mais peu de Québécois et de Canadiens ont conscience de l'extraordinaire puissance de la mafia italienne dans leur pays. Il ne s'agit pas seulement d'une association de tueurs, de trafiquants et de fraudeurs, mais aussi d'une organisation secrète qui exerce une influence insoupçonnée dans la vie sociale, économique et politique. Gilbert Côté, ancien directeur du service de renseignement de la police de Montréal, était un des rares analystes qui étaient pleinement conscients des dangers que représentait cette organisation pour la démocratie. Il tenta d'alerter l'opinion publique pendant des années, avant d'être emporté de façon précoce par un cancer, en 2006. Les Canadiens, et surtout les Québécois, « doivent se réveiller et presser les gouvernements d'agir avant que la situation ne devienne hors de contrôle comme en Italie », répétait-il inlassablement, hélas sans être écouté.

Gilbert Côté établissait un lien direct entre le niveau élevé d'endettement des gouvernements et le pouvoir corrompeur de la mafia. Plus celle-ci est forte, plus des milliards de dollars sont détournés dans de douteux contrats de travaux publics à des prix défiant l'entendement. Moins il reste d'argent pour les services à la population : écoles, hôpitaux, soins aux personnes âgées, protection de l'environnement. En décrivant le parcours de Vito Rizzuto, ce livre relève, de la façon la plus complète possible, les nombreuses empreintes laissées par son entreprise criminelle dans la société.

Quelques mois après l'incarcération de Vito Rizzuto au complexe pénitentiaire de Sainte-Anne-des-Plaines, en 2004, des agents du FBI firent une autre trouvaille dans Ozone Park, tout près du terrain vague où des enfants avaient découvert, 23 ans plus tôt, le cadavre encore frais



d'Alphonse « Sonny Red » Indelicato. Le quartier n'avait pas beaucoup changé. Les quelques maisons éparpillées dans Ruby Street avaient continué de se délabrer parmi les parcages de semi-remorques, d'autobus abandonnés et de bennes à ordures où vagabondaient des chiens errants.

Leurs bottes vertes ou jaunes leur montant jusqu'aux genoux, les agents pataugeaient dans un trou boueux sous la supervision des experts en médecine légale. Trois pelleteuses soulevaient lentement la terre et les débris de ciment, puis les agents gantés de bleu saisissaient des paquets de boue qu'ils déposaient dans des tamis. Au bout d'une semaine, ils avaient récupéré un péroné, un tibia, un os iliaque et un autre os provenant soit d'une main, soit d'un pied. Encouragés, ils continuèrent à creuser. Leur récolte s'alourdit de côtes et de fragments de crâne et de mâchoire.

Il faudrait des semaines avant que les examens de l'ADN puissent associer ces paquets d'os à des individus. Les agents avaient une bonne idée de qui il pouvait s'agir. Ce n'est pas par hasard qu'ils s'étaient retrouvés dans ce cimetière improvisé. Avant même d'avoir les résultats des examens, ils firent une trouvaille plus qu'intéressante : une montre Piaget et une vieille carte de crédit de la Citibank portant le nom de Dominick Trinchera. Les agents du FBI décrivirent la montre Piaget à la femme de Philip Giaccone, qui confirma qu'elle était identique à celle que portait son mari avant de disparaître, en 1981.

Les meurtres avaient été commandés par Joseph Massino, un monstre de graisse affublé d'un double menton qui acceptait de se faire appeler « Big Joey ». Le sobriquet ne soulignait pas seulement une caractéristique physique peu avantageuse, mais aussi la position dominante que son propriétaire tenait à conserver. À l'époque, Massino dirigeait la puissante famille Bonanno par intérim. Le chef officiel, Philip « Rusty » Rastelli, se trouvait derrière les barreaux.

Alphonse « Sonny Red » Indelicato, Dominick Trinchera et Philip Giaccone avaient profité de l'absence de Rastelli pour tenter de prendre le contrôle de la famille Bonanno. Du moins, c'est ce que croyaient Big Joey Massino et Salvatore Vitale, un truand qui se distinguait par une silhouette svelte et que l'on avait surnommé pour cette raison « Good-Looking Sal ».

Lors d'une visite en prison, Massino fit comprendre à Rastelli qu'il risquait d'être éliminé dès sa libération. Il tenta ensuite d'obtenir auprès de la « Commission » qui chapeautait les Cinq familles de New York l'autorisation de liquider les rebelles. La Commission se montra d'abord réticente, mais elle finit par se laisser convaincre lorsque Massino l'informa que Sonny Red et ses deux compagnons s'étaient procuré des armes

automatiques pour passer à l'offensive. Les trois présumés conjurés furent convoqués à une réunion dans un club social de Brooklyn de la 13<sup>e</sup> Avenue, avec les autres capitaines de la famille Bonanno. C'était un piège. Ils furent troués de balles dès leur arrivée. Le principal groupe de tueurs était venu du Canada pour accomplir le travail. Parmi eux : Vito Rizzuto.

\* \* \*

Somme toute, l'exhumation de Dominick Trinchera et de Philip Giaccone, près de l'endroit où l'on avait retrouvé les restes de Sonny Red Indelicato, ne rappelait que de vieux souvenirs à Vito Rizzuto. Le plus inquiétant, pour lui, c'était le témoignage accablant de Salvatore Vitale, qui avait brisé la loi de l'omertà après son arrestation en 2003. C'est ce qui avait incité les autorités américaines à réclamer l'extradition du parrain canadien. En janvier 2005, Rizzuto apprit avec stupeur que Big Joey Massino s'était lui aussi mis à table. Il embaucha les meilleurs juristes pour contester son extradition aux États-Unis. Il choisit six avocats chevronnés de Montréal, auxquels il adjoignit un criminaliste américain réputé, John W. Mitchell, de New York, qui avait représenté John Gotti avant sa mort en prison en 2002. Il compléta l'équipe avec Alan Dershowitz, professeur à l'université Harvard de Boston, spécialiste du droit criminel, auteur de plusieurs traités juridiques, et ancien avocat du footballeur O. J. Simpson et du télévangéliste Jim Baker. Une équipe en apparence invincible... qui perdit la bataille.

Les Américains n'auraient peut-être jamais pu obliger le gouvernement canadien à leur remettre Vito Rizzuto s'ils l'avaient accusé de meurtre, pour la bonne raison qu'il aurait alors été passible d'une condamnation à mort. Le Canada ne livre pas ses citoyens à des pays étrangers qui ont recours à la peine capitale. Ils l'accusèrent plutôt de complot pour gangstérisme en vertu de la loi RICO, ou Racketeer Influenced and Corrupt Organizations Act. Cette accusation est caduque après cinq ans. D'après l'acte d'accusation, le complot pour banditisme qu'on lui reprochait d'avoir commis pour le compte de la famille Bonanno – incluant les trois meurtres – s'échelonnait de février 1981 à décembre 2003.

Il s'agissait de déterminer si le délai de prescription de cinq ans débutait en 1981, au moment des meurtres, ou dans les cinq années précédant 2003, quand avaient été portées les accusations relatives à ces « crimes continus » découlant de la loi RICO. La glace était mince pour les avocats de Rizzuto. Ils firent chou blanc. Ils tentèrent ensuite de convaincre les tribunaux que les règles de preuve en matière d'extradition au Canada avaient été tellement réduites qu'elles étaient incompatibles avec le droit canadien. Nouvel échec. En dernier ressort, ils

soutinrent que le fait d'extrader un citoyen canadien sur une simple preuve documentaire était une violation de la Charte canadienne des droits et libertés. Les Américains avaient bien appuyé leur demande d'extradition avec des preuves écrites, mais tout cela n'était que du papier. Les avocats voulaient être en mesure d'établir la validité de ces preuves en interrogeant les témoins qui les avaient fournies. Une requête manifestement déraisonnable, mais après 31 mois de démêlés juridiques, Vito Rizzuto était prêt à se raccrocher à n'importe quelle planche de salut.

Le jeudi 17 août 2006, c'est un homme encore plein d'espoir qui se réveilla dans sa cellule du Centre régional de réception de Sainte-Anne-des-Plaines. Il savait que la Cour suprême du Canada devait rendre sa décision dans les heures qui suivent. Annulerait-elle les décisions des tribunaux inférieurs, qui avaient rejeté les arguments de ses avocats? Accepterait-elle son dernier appel? Peut-être... Il enfila son jean et le t-shirt blanc réglementaire des détenus, avala son petit-déjeuner et rencontra sa femme Giovanna dans la salle des visites. À 60 ans, il avait encore bonne mine, malgré ses deux années de prison.

Quatre voitures banalisées du Service de police de la Ville de Montréal se garèrent discrètement dans un champ de tir situé sur les terrains à proximité du complexe pénitentiaire de Sainte-Anne-des-Plaines. L'enquêteur Nicodemo Milano, spécialiste de la lutte contre le crime organisé, parlait couramment l'italien. Il avait suivi Rizzuto à la trace pendant trois semaines avant son arrestation en 2004. À ses côtés: Patrick Franc Guimond, un policier d'expérience qui avait emmagasiné une montagne d'informations sur la mafia depuis qu'il était attaché au service de renseignement de la police de Montréal. Tous deux attendaient avec impatience la décision de la Cour.

Au même moment, un jet du FBI se posait sur une piste de l'Aéroport Montréal-Trudeau, à 60 kilomètres de la prison, puis se rangeait sur une piste secondaire. L'agent américain Brian Tupper et ses collègues du bureau du FBI au New Jersey se préparaient à cueillir leur prisonnier.

Les policiers de Montréal avaient établi le déroulement des opérations dans les moindres détails avec le FBI et un responsable du renseignement au Service correctionnel du Canada, Luciano Bentenuto. Si Rizzuto perdait son appel, il importait de l'envoyer aux États-Unis le plus vite possible et sous forte escorte, mais de façon discrète afin d'éviter les risques d'évasion et la présence inopportune des journalistes. Le tout devait se faire à l'insu des autres détenus du pénitencier.

Les policiers avaient encore en mémoire l'évasion du Hells Angels Richard Vallée, en juin 1997. En attente de son extradition pour le meurtre

d'un agent source américain, le prisonnier avait faussé compagnie à des agents de sécurité alors qu'il était soigné à l'hôpital Saint-Luc à Montréal. Il s'était caché au Costa Rica pendant six ans. La gaffe était si embarrassante que les policiers canadiens avaient également eu envie de se cacher.

Le soleil éclairait le complexe pénitentiaire de Sainte-Anne-des-Plaines en ce beau jour d'août 2006. Les nuages s'étaient dissipés la veille. Il faisait 22 degrés, une température agréable qui permettait d'ouvrir les fenêtres des voitures, de couper le contact et d'éviter d'avoir recours à l'air conditionné. À 10 h 45, Milano et Franc Guimond reçurent le feu vert. La Cour suprême venait de trancher. Elle refusait d'entendre l'ultime pourvoi en appel. Vito Rizzuto pouvait être extradé.

Le convoi policier s'ébranla et se dirigea vers le pénitencier. Quand Milano et Franc Guimond se présentèrent à l'intérieur de la bâtisse, Rizzuto parut surpris. Lui qui s'était déjà qualifié de « Jack of all trades », un homme qui touche à tout mais qui ne se spécialise en rien, un Leonard de Vinci du crime organisé, lui, cet autre Don Teflon comme l'avait été John Gotti, lui, un gentleman qui imposait le respect à tous, allait être envoyé pieds et poings liés comme un vulgaire bandit aux États-Unis, un pays qu'il craignait et qu'il avait toujours évité. « Dans un pays qui condamne des individus à 125 ans de prison, il est facile de trouver des délateurs prêts à dire n'importe quoi pour sauver leur peau », avait-il déclaré un jour, lors d'une conversation enregistrée à son insu par la police. Le parrain n'affichait plus sa superbe. Il ne fanfaronnait plus. Il était effondré. Sa bonne étoile l'avait abandonné.

Avant que Milano et Franc Guimond lui passent les menottes, il se tourna vers un gardien et lui demanda pourquoi on ne l'avait pas prévenu de son extradition imminente. Sa voix n'était plus celle d'un baryton habile à exercer son charme, mais la voix éteinte d'un condamné. Malgré tout, il restait bon prince. Avant de quitter la prison, il demanda qu'on remette au comité des détenus son poste de télévision et les provisions achetées à la cantine.

Milano et Franc Guimond le firent entrer dans une fourgonnette, où l'attendait un membre de l'escouade tactique de la police de Montréal. Le conducteur fonça vers l'aéroport, escorté par les trois autres voitures banalisées occupées par des policiers lourdement armés. Rizzuto avait l'habitude de parler calmement, mais ce matin-là, son dépit se transforma en hargne. Il cracha son venin sur la GRC et la Sûreté du Québec. Il les accusa de harcèlement pour l'avoir talonné pendant presque 30 ans.

Il avait la mémoire longue. Il fulmina contre l'opération Jaggy, déclenchée 13 ans plus tôt. Raynald Desjardins, son bras droit et son voisin,

propriétaire lui aussi d'une maison évaluée à plus de 400 000 \$ dans le bois de Saraguay, avait été arrêté avec 16 autres individus liés aux Hells Angels et à la mafia pour avoir tenté d'importer 740 kilos de cocaïne par bateau depuis le Venezuela. La poudre blanche, cachée dans des tuyaux d'égout pluvial, avait été jetée au large des côtes de Nouvelle-Écosse quand le *Fortune Endeavor*, discrètement surveillé par la garde côtière, était tombé en panne et avait dû être remorqué jusqu'à Halifax. Desjardins avait écopé de 15 ans de prison et d'une amende de 150 000 \$.

Vito déblatéra aussi contre le projet Choke, une autre enquête policière qui s'était elle aussi déroulée dans les années 1990 et avait abouti à la condamnation de mafieux calabrais comme Frank Cotroni et son fils Francesco, également pour importation de cocaïne. Assis avec lui dans la fourgonnette, les agents Milano et Franc Guimond prêtaient une oreille attentive à ses propos. Ils écoutaient le parrain se vider le cœur, sachant que ces enquêtes avaient failli le coincer. Cet intérêt soudain pour les trafics des autres indiquait justement qu'il ne s'agissait peut-être pas *seulement* des trafics des autres.

Passant de l'italien à l'anglais comme s'il ne parlait qu'une seule langue, Rizzuto affirma aux deux enquêteurs qu'il était le seul à pouvoir maintenir une paix relative entre les diverses organisations criminelles à Montréal, comme s'il voulait les convaincre qu'ils faisaient une grave erreur en l'expédiant aux États-Unis. Sans lui, le fragile équilibre qui régnait dans le monde interlope serait rompu, soutenait-il. Après avoir déversé son fiel sur la GRC et la SQ, il se répandit en conseils. Les policiers, clamait-il, devaient traquer les gangs de rue, qui constituaient selon lui la force émergente du crime organisé dans la métropole.

Puis, fatigué de pérorer, il se fit sentimental. Il se doutait bien, confia-t-il, que la GRC préparait un grand coup contre le clan italien. Il souhaitait que l'on épargne son père Nicolò, «un vieil homme malade» qui, affirmait-il, n'était impliqué dans aucun crime et dont l'un des derniers plaisirs consistait à boire des espressos avec les clients du club social Consenza, rue Jarry, à Saint-Léonard. Il ignorait que l'établissement, qui servait de quartier général à la mafia, était truffé de micros et de caméras de police. Certains clients ne faisaient pas que boire du café : ils remettaient des liasses d'argent à Rizzuto père, qui les glissait dans ses chaussettes.

Quand il sortit de la fourgonnette et aperçut le jet du FBI sur la piste, il blêmit, comme s'il venait tout juste de réaliser qu'il était vraiment extradé. Les portes de l'appareil étaient ouvertes. L'agent américain Brian Tupper demanda aux policiers montréalais de lui mettre des entraves aux pieds. Le dos courbé, Rizzuto gravit péniblement la passerelle. Les portes se refermèrent.

**M**ontréal, 1978. Alors que survient l'assassinat du parrain calabrais Paolo Violi, nul ne devine l'ampleur de la « machine » mafieuse qui se cache derrière ce meurtre. Pour le clan adverse des Siciliens, c'est le début d'une épopée qui va durer plus de 30 ans. Après avoir échappé à la justice pendant des décennies, les chefs mafieux Nicolò et Vito Rizzuto sont arrêtés et condamnés au milieu des années 2000, l'un à Montréal et l'autre aux États-Unis. Or, dans le cœur du clan sicilien, frappé d'une série de meurtres stratégiques, la débandade continue.

Dans un style vivant et fouillé, *Mafia inc.* dévoile comment les deux parrains montréalais ont bâti, par la force et la corruption, un empire devenu à coups d'alliances et de compromis l'une des grandes puissances du crime organisé en Amérique du Nord. S'appuyant sur une abondante documentation judiciaire, sur des révélations policières et sur des confidences de proches de la famille Rizzuto, retracés jusque dans leur village natal de Cattolica Eraclea en Sicile, les auteurs reconstituent l'histoire de cette organisation tentaculaire et toute-puissante dont les ramifications, qui s'étendent partout dans le monde, sont ostensiblement liées aux pouvoirs politiques et au milieu des affaires.

Cette nouvelle édition mise à jour relate les derniers événements qui ont secoué le milieu de la mafia montréalaise depuis 2010. La saga se poursuit...

**ANDRÉ CÉDILOT** a été chroniqueur judiciaire à *La Presse* pendant 35 ans. Il est devenu au fil du temps un spécialiste de la mafia italienne et du crime organisé. Souvent interviewé à la radio et à la télévision, il agit régulièrement comme consultant pour des documentaires et des séries télévisées. En 1995, il a reçu le prix international Gil Amoroso pour ses reportages sur les bandes de motards. Ses analyses sur le crime organisé ont été publiées au Canada comme à l'étranger.

**ANDRÉ NOËL** est journaliste d'enquête à *La Presse* depuis plus de 20 ans. Ses reportages lui ont valu plusieurs prix prestigieux au Québec et au Canada. Il a signé plusieurs articles sur la mafia avec André Cédilot. Au cours de sa carrière, il a publié six livres sur divers sujets.